

ENTRETIEN

DELPHINE GIGOUX-MARTIN

PAR PAULINE LISOWSKI

Delphine Gigoux-Martin compose des œuvres entre dessin, sculpture et animation vidéo qui, ensemble, proposent des récits ouverts et s'adaptent à des lieux. L'animal, souvent récurrent dans son travail artistique, symbolise l'altérité et renvoie à un sentiment d'émerveillement. L'artiste se nourrit de ses lectures ; ses œuvres sont imprégnées de ses observations ainsi que de ses intérêts pour différentes disciplines. Elle réalise *Aster*, une commande publique pour le barrage de Saint-Étienne-Cantalès dans le Cantal, qui se transforme selon le jour et la nuit et pour laquelle elle joue sur la relation entre visible et invisible.



La vague de l'océan, 2011. Dessin au fusain, 3 renards naturalisés, dimensions du dessin : 5 m sur 4 m
Musée de l'Abbaye Sainte-Croix, Les Sables d'Olonne. Courtesy artiste. Photo Frédéric Delpech

Tu utilises le dessin en employant différents médiums, de l'installation à la vidéo. Pourrais-tu préciser les connexions qui s'établissent entre ces techniques ?

Je me considère comme un poète dont le langage plastique est ouvert à toutes formes. Selon le degré de précision que je veux avoir, je choisis l'outil qui me convient le mieux. Je passe d'un médium à un autre et ma technique est au service de mon propos. Mais j'ai dû passer par l'expérience du corps dans l'espace pour pouvoir mieux appréhender et travailler la 2D.

Le dessin est pour moi proche du rêve, il se déroule dans un espace mental qui n'a ni chronologie, ni support de « projection ».

Avec l'installation vidéo je tends à retrouver ces caractéristiques où des formes pourtant liées à l'espace, au lieu, aux strates de l'histoire, dégagent une certaine autonomie et créent leurs propres fantômes. Et, lorsque je retourne au dessin sur papier, ou bois, la surface est alors habitée : elle devient matière, air, flux et le vide, l'espace vacant entre les formes est un conducteur chargé et sensible.

Tes œuvres se découvrent par fragments laissant la place au récit...

Oui, car le fragment induit un hors champ formel, historique, intellectuel. J'invite à regarder ainsi par « le détail » pour ouvrir des perspectives. Mon travail est porté tout autant par les formes « pleines » que par les « creux » ou les vides. Comme pour une greffe, des entités autonomes : dessins, vides, matières, etc. cohabitent et se développent ensemble. C'est dans ce paradoxe d'un invisible incarné que mes œuvres interrogent ou développent des récits. Associer le fragment au détail me permet d'observer de façon accrue « les absences » ou les « manques » entre les parties dessinées, projetées ou présentées et ainsi d'opérer un basculement et donc de penser autrement. Et pour penser autrement je pense que nous sommes fortement en manque de rêve, de récit...

De quelle manière relies-tu tes œuvres entre elles lors d'expositions ?

Je joue sur ces vides, ces espaces entre elles mais aussi sur des articulations possibles qui permettent à une narration, une pensée, un rêve ou une supposition de se glisser... Elles sont comme des échos qui résonnent sur leur lieu d'exposition et

ENTRETIEN - DELPHINE GIGOUX-MARTIN

opèrent une cohérence interrogative dans un chaos.

L'animal apparaît souvent dans tes œuvres. Quels enjeux incarne-t-il pour toi ?

L'animal correspond à l'altérité. À la possibilité d'une altérité autre. Il est aussi source d'émerveillement, en tant que tel dans une observation crue mais aussi dans tout le contexte de recherche, d'analyses, d'histoires qu'il suscite depuis des millénaires...

Tes œuvres suggèrent un basculement d'un état à un autre, de la vie à la mort. Quelle sensation cherches-tu à provoquer chez le spectateur ?

Être traversé et traverser. En mouvement, je capte, dans un premier temps, souvent le spectateur par l'émotion. Et peu à peu on est invité à sortir du réel référencé. Je crois que c'est dans ce basculement que l'on peut entrevoir une possibilité de penser de manière divergente, par des connexions, des liens qui se tissent tout aussi bien avec les formes présentes que les manquantes. Le dessin permet ainsi d'imaginer ce qu'on

ne voit pas comme la poésie, nous fait comprendre ce que l'on ne perçoit pas. Dans l'idée du progrès de notre société actuelle, la mort n'est pas envisagée ou envisageable - ce qui revient au même. Est-ce que cette conception d'un monde sans fin, soutenu par l'optimisme technologique, ne nous pose pas des soucis pour penser l'écologie ? Pour envisager une autre économie ? Et alors dans ces contextes, quels sont nos rapports aux sciences et aux arts ? Ne pouvons-nous pas nous réinterroger sur notre rapport à la vie et à la mort, à la matière et à la pensée ?

De quelle façon, tes œuvres convoquent-elles à la fois le merveilleux et l'effrayant ?

Par la présence et l'absence. Et lorsqu'il s'agit d'installations, celles-ci sont souvent exacerbées par les lieux dans lesquels les œuvres sont disposées. En fait, par, ce qui semble relever de la vie et de la mort, du rêve et du réel, du vrai ou du faux... La difficulté de lecture trouble ce que nous pensons voir et nous ouvre un champ plus ambigu d'interprétations où les mots, concepts et sensations proposent des greffes. Il n'est pas toujours aisé de comprendre si le vivant est bien là où nous le voyons ou si la mort et sa représentation sont celles que nous croyons... Dans *La vague de l'océan*, les renards sont des taxidermies, donc des êtres-morts, des empreintes de corps qui marquent un réel. De plus, ils sont en mouvement, mais chacun marque la décomposition du saut. Ils sont donc trois mais l'on n'en perçoit qu'un seul dans un mouvement décomposé en trois séquences. On reconnaît dessinée à même le mur la vague comme étant la représentation d'une œuvre d'Hokusai dont j'accroche au fusain les écumes menaçantes et tranchantes. À échelle 1:1, la masse d'eau dessinée en noir sur blanc menace le/les renards qui semblent en vie. Un détail perturbe. Ces renards n'ont pas les yeux de verre habituels des taxidermies : leurs yeux sont fermés par ce geste funéraire qui clôt la vie. Dans d'autres œuvres, les dessins animés, traits lumineux dans l'espace du lieu, se mêlent aux ombres et aux volumes dans un temps suspendu et hypnotique. En fait il y a une dramaturgie ou des dramaturgies - je pense - qui se combinent très souvent à un humour noir et une volonté délibérée de multiplier les points de vue pour déjouer un propos linéaire.

Quelles sont tes sources d'inspiration ?

La littérature. Je lis des romans avec quelques livres toujours sur la table prêts à être ré-ouverts : Marguerite Yourcenar, André Gide, Julien Gracq, Alexis Robert mais aussi Hubert Selby Jr., Ken Kesey, Henry James, Jean Tardieu, Witold Gombrowicz, Jun'ichirō Tanizaki, W.G. Sebald... et bien d'autres, mais aussi de la poésie, des essais dont beaucoup dans le domaine des sciences humaines : histoire, histoire de l'art, anthropologie, philosophie, biologie, etc., et des pièces de théâtre. Le théâtre de Shakespeare plus particulièrement et dans différentes traductions. Mais je crois aussi que j'observe beaucoup, en un mot, le monde - humain et non humain - est source d'inspiration !

Pour ton installation *Aster*, tu associes la science à l'imaginaire et proposes une expérience esthétique qui diffère selon le jour et la nuit. De quelle manière, l'architecture et l'histoire du site ont-ils inspiré ton travail artistique ?

Tout d'abord je sens le site, je m'en imprègne... Le déplacement sur le lieu est indispensable. À cette première approche de l'expérience et du visuel s'ajoutent des recherches historiques,



L'archipel englouti : la baleine, 2020
Dessin au fusain sur panneaux de bois, 230 cm x 240 cm x 150 cm
Courtesy artiste. Photo Nelly Girardeau

ENTRETIEN - DELPHINE GIGOUX-MARTIN

écologiques, économiques qui constituent une bibliothèque de connaissances aux liens plus au moins forts et directs avec le barrage. À cela s'accumulent mes propres préoccupations, ma culture, mes émotions... Et c'est cet ensemble qui va constituer une trame de travail. Je me laisse traverser... J'essaie d'être la plus perméable possible pour être submergée par le lieu. Et l'histoire du site ainsi que son architecture deviennent très vite les points d'entrée visibles et invisibles du paysage et du barrage de Saint-Etienne Cantalès.

Si je regarde le barrage je vois un énorme coquillage charrié par la rivière et qui engendre une retenue d'eau... Il y a donc eu un autre paysage avant le lac, un paysage constitué de villages, de bois et de champs, il y a donc eu une autre histoire... À l'abri de la voûte, l'usine presque cachée reste sur la ligne basse de l'horizon. Elle aussi a sa propre histoire : une construction en pleine guerre, un lieu de résistance, des réfugiés espagnols et juifs venus travailler sur le chantier...

Le site du barrage, par son architecture et son histoire, articule une évidence. Le barrage est une colonne vertébrale physique et historique dans un « pays » qui s'invente autrement à la sortie de la guerre de 1945. C'est cette intuition qui devient une inspiration dans le travail. De là, j'enchaîne des récits qui prennent « forme » et apparaît la proposition plastique. S'opèrent alors des déplacements dans des enjeux conceptuels mais aussi sensibles. Le point de vue « à la verticale », induit par la voûte qui fait monter subitement la ligne d'horizon de 60 mètres, est renforcé par l'observation des pendules attribués à chaque plot. La rivière se retrouve alors attachée au ciel, le lac comme une membrane reflète le cosmos et regarder la lumière des étoiles c'est regarder le passé... Alors l'histoire de la résistance se rejoue dans la mémoire collective comme dans celle plus intime des descendants des réfugiés espagnols et juifs... En fait, j'essaie d'avancer les yeux ouverts, et le site, dans ses histoires et dans sa présence, m'ouvre à cela.

Tes œuvres créent, par les situations qu'elles proposent, des troubles de repères. Peux-tu préciser ?

Le mouvement enclenche la rêverie et la matérialité de l'œuvre se lit alors comme un espace mental dont le temps suspendu semble logique, et où alors une pensée libre, critique et poreuse ricoche et se réinvente... C'est la possibilité d'un autre et non pas d'un ailleurs qui se joue... Mais son accessibilité n'est pas garantie, ce peut être aussi le constat douloureux de l'échec.

Tes expositions s'accompagnent d'événements, de repas. De quelle façon unis-tu l'univers festif au caractère plus dramatique de tes œuvres ?

Le montage d'une exposition est pour moi synonyme de joie et de vie. Je crée une histoire, des liens, avec les gens qui m'accueillent lors d'expositions, avec des sites aussi et je m'attache aux histoires vécues. A contrario, le vernissage va clôturer cette aventure commune et l'anticiper permet de construire ensemble et en direct cette séparation. Aussi, je conçois des performances dinatoires qui accompagnent les œuvres pour créer des liens, des souvenirs, des joies et des aurevoirs. La fête dans cette ambiguïté de vie, de joie mais aussi de séparation, ouvre une intimité plus lumineuse aux autres alors que le travail plastique ne met pas forcément à l'aise dans ses interrogations. Le vernissage lui, permet de façon simple et concrète de débloquent des gestes et tout cela juste à côté des œuvres dont l'écho plus dramatique peut être cruel parfois.



La rôtisserie de la Reine Pédauque, 2007. Installation vidéo
Structure métallique, tournebroches motorisés, oies naturalisées, vidéos (dessins animés). Production Centre d'art Le Creux de l'enfer, Thiers, 2007
Les remparts, Aigues-Mortes, 2008 « La dégelée Rabelais »
Frac Languedoc Roussillon. Courtesy et photo artiste

Née en 1972

www.delphinegigouxmartin.fr

Représentée par la Galerie Claire Gastaud Clermont-Ferrand
www.claire-gastaud.com

Expositions récentes (sélection)
2021

Pierre-feuille-ciseaux, Galerie Vis-à-Vis, Metz
2019

L'aquarium de la nuit, Musée Calbet, Grisolles
Auprès de mon arbre, Société libre d'Émulation, Centre d'art, Liège (Belgique)
Bêtes de scène, Fondation Villa Datris, L'Isle-sur-la-Sorgue

Actualités

Du 08 au 13 juin 2021

DRAWING NOW Alternative avec la Galerie Claire Gastaud, Paris
Delphine Gigoux-Martin est nommée pour le prix DRAWING NOW 2021

Du 26 juin 2021 au 02 janvier 2022

Paysages, entre représentation et imaginaire, Musée d'art contemporain, Montélimar

Le 02 juillet 2021

Inauguration de l'œuvre *Aster*, Barrage de Saint-Etienne-Cantalès
www.aster.saint-etienne-cantalès.fr

Du 02 juillet à novembre 2021

12 rayons de lumière, exposition collective
Musée de la photographie Xie Zilong, Changsha (Chine)

Du 03 juillet au 19 décembre 2021

Bêtes curieuses, exposition collective, Abbaye de l'Escaladieu, Bonnemazon